

Vincent
Message

**Défaite des maîtres
et possesseurs**

R O M A N

Vincent
MESSAGE

Seuil



**DÉFAITE DES MAÎTRES
ET POSSESSEURS**

Du même auteur

Les Veilleurs

roman

Seuil, 2009

et « Points », n° P2467

Romanciers pluralistes

essai

Seuil, 2013

VINCENT MESSAGE

DÉFAITE DES MAÎTRES
ET POSSESSEURS

r o m a n

ÉDITIONS DU SEUIL
25, bd Romain-Rolland, Paris XIV^e

ISBN 978-2-02-130014-7

© ÉDITIONS DU SEUIL, JANVIER 2016

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

À Cloé

1

Je viens de rentrer de l'hôpital. J'ai refermé la porte, je m'y suis adossé car je ne tenais plus debout, puis j'ai glissé à terre en murmurant que j'étais chez moi. À regarder mon corps allongé dans ce couloir, et presque incapable de bouger, je peux le voir qui tremble comme ce jour-là les arbres au bord de la rivière. Je tremblais déjà sur le chemin, et s'il ne tenait qu'à moi je choiserais d'arrêter, mais c'est plus fort encore maintenant qu'on ne me voit plus, que je suis à l'abri des regards. Autour, tout a l'air familier, c'est l'appartement bien connu, celui que je possède et que j'habite depuis pas loin de vingt ans, mais répéter *chez moi* sonne faux et ne me rassure plus. Je me demande si dans leur calme, dans ce qu'elles semblent avoir de foncièrement inoffensif, les pièces – quand je me relève et quand j'y entre – ne me jouent pas surtout le mauvais tour de me faire oublier le compte à rebours qui a commencé. Allez. Maintenant. Il faut que le cœur s'affole pour ne

pas que la fatigue m'emporte. Derrière les baies vitrées, la ville ne va pas tarder à entrer dans l'aube. Mais pas le genre d'aubes que j'aime : une aube méchante et tiède, plutôt, qui ne me laisse pas beaucoup de répit. Je devrais peut-être réagir tout de suite, passer d'autres vêtements, attraper mes affaires de travail, filer. Je ne le fais pas, apparemment. Je ne décolle pas. Il semblerait que j'aie besoin de réfléchir un peu, d'imaginer ma réaction tactique, ou de distinguer au moins les directions à ne pas prendre. Le problème est assez grave pour ne pas le compliquer de faux pas et des mauvais conseils de la précipitation. Puisque l'angoisse est là, qui en impose, je veux demander aux mots de la maintenir à distance, de ralentir mes mouvements avec ce rythme qu'ils ont. Je veux faire appel à eux pour que viennent me secourir des pensées combatives, qui me tirent du piège comme j'ai su à mes heures en tirer d'autres de la boue.

On ne dirait pas, comme ça – cela appartient déjà à un autre monde – mais c'est hier, seulement. Au même endroit, presque le même geste : pousser la porte de chez moi. Je me suis trouvé surpris tout de suite par le silence. J'attendais un peu de bruit quelque part, du mouvement dans le salon, dans une des chambres, qu'on vienne me sauter au cou, ou qu'on me dise au moins bonsoir. J'ai fait le tour des pièces en appelant à mi-voix, tout en pensant encore à d'autres choses, l'esprit entièrement occupé par les conflits et les embûches

de ma journée au ministère. Mais quand il n'y a plus eu de pièces à traverser, Iris n'était nulle part. Sortant sur la terrasse, j'ai remarqué que le verrou de la porte coulissante n'était plus enclenché. C'était une journée lourde, et les lumières des tours, qui parfois sont si éclatantes, même si parfois se fait de plus en plus rare, écrivaient dans la nuit leurs cryptogrammes fantômes derrière la grisaille des particules fines. J'ai ouvert la remise, la serre : pas plus de traces d'Iris. Elle n'avait en tout cas sûrement pas travaillé sur la terrasse dans la journée, les arbustes et les feuilles étaient noirs de la poussière de mars, si dense, si innombrable qu'elle s'infiltrait jusque dans le cabanon où nous tenons les plantes obscures. J'ai senti, en moi, que cela accélérerait. Face à cet air qui ne bougeait pas, j'ai voulu une averse pour tout laver, tout décrasser, ou le bon débarras d'une tempête – mais, bien sûr, pas tant qu'Iris courait les rues. Je me suis approché de la rambarde. Je mettais de la lenteur dans mes gestes, parce que je me sentais fébrile et que j'avais peur de faire une bêtise. Je me suis penché, j'ai regardé en bas les trottoirs du boulevard, puis, en longeant la rambarde, en faisant le tour de la terrasse, les platebandes du jardin qui borde notre immeuble. L'éclairage était faible, nettement insuffisant, mais il n'empêche : je vois bien dans la nuit, et il n'y avait pas de corps. J'ai poussé le soupir d'une première malédiction conjurée.

Un instant encore, je me suis attardé sur la terrasse. La ville se tenait tranquille. On entendait seulement le bruit de la circulation et, en tendant mieux l'oreille, en guettant tous les rythmes et les mouvements secrets, le souffle des filtres à air, inspirant, expirant, cette ligne de basse si familière qu'il faut se concentrer pour la percevoir de nouveau. Voilà. C'était comme ça. Iris avait repris ses échappées. Le désir d'être dehors, dans le tremblement de l'air, était monté et avait balayé tout ce que je peux lui dire, les objections plus massives et plus raisonnables les unes que les autres que j'essaie de glisser dans nos conversations, et que, dans les moments où elle va bien, elle arrive à faire siennes jusqu'à ne plus y voir des contraintes qu'on lui ferait subir. Ça ne l'empêche jamais de me dire qu'elle a des fourmis dans les jambes, que la vie de tourne-en-rond est une vie à se flinguer. Parfois elle n'a pas de souhait plus grand que de s'en aller marcher jusqu'à laisser loin derrière elle les formes verticales de la ville. Si elle se mettait à courir dans un paysage libre, je ne suis pas sûr que l'horizon l'arrêterait. Je la comprends. Il suffit de la connaître un peu ou de l'observer quelques heures pour deviner qu'elle n'est pas une personne faite pour rester cloîtrée. Elle a assez donné en la matière, elle ne supporte plus. Même si les fenêtres de mon appartement dégagent la vue de toutes parts, même s'il est à la fois – c'est ce que j'y aime – un abri où se blottir et un lieu ouvert sur l'étendue de la ville, qui peut aller

jusqu'à donner le sentiment de vivre avec le ciel, Iris accepte de plus en plus mal d'y passer ses journées. Il faudrait que nous partions habiter ailleurs, dans un endroit où le risque serait moins fort. Ici, les dangers sont tellement nombreux que je préfère m'abstenir de les énumérer. C'est la métropole en désordre, son immense sauvagerie sous ses dehors domestiqués, ses gens qui rôdent, cette masse de gens malades d'être si démunis et qui n'attendent qu'une occasion pour s'emparer de ce qu'ont les autres ou se donner l'impression de compter en laissant leur violence surgir.

Je suis rentré dans le salon. Je me suis assis dans un fauteuil pour être plus solide, je l'ai appelée, elle n'a pas répondu. J'ai essayé de me concentrer pour la localiser, mais je ne percevais aucun signal. Peut-être le réseau était-il saturé – cela arrive parfois, quand l'air est là à ne pas bouger, que la lumière pèse, que les particules empêchent les ondes de circuler avec leur aisance habituelle. J'ai regardé la date à l'écran du salon. Est-ce qu'elle m'avait parlé d'un projet pour ce jour-là ? Est-ce que j'étais parti en fermant derrière moi alors qu'elle m'avait annoncé qu'elle aurait besoin de sortir ? Il se pouvait très bien que j'aie mal écouté, je ne fais pas toujours aussi attention à elle qu'il le faudrait – et elle me le reproche souvent. Il y a des soirs, je dois l'avouer, où les efforts qu'elle fait pour me sortir la tête du ministère et du travail s'avèrent entièrement vains. Et quand, dans ces cas-là, je finis

par me tourner vers elle, je peux lire dans ses yeux la tristesse que je lui cause en lui rappelant sans le faire exprès à quel point nous appartenons à des mondes différents.

Il fallait réfléchir. Je suis allé dans ma chambre me faire couler un bain. Comme chaque fois que je suis nerveux, de petites douleurs insaisissables mais opiniâtres commençaient à me ronger les articulations, et j'avais hâte de m'immerger. Malgré la chaleur qu'il faisait dehors, j'ai fait couler de l'eau brûlante : je voulais disparaître dans la vapeur, et j'ai pensé qu'ainsi l'eau serait encore à la température que j'aime lorsque j'irais dormir. Je n'ai pas très bien jaugé, cela dit, puisque au moment de me laisser glisser dans la cuve toutes les parties de mon corps où la chair est le plus fragile se sont mises à hurler. Il a fallu compenser le chaud par du froid en ouvrant à fond le robinet, patienter un peu plus. Quand j'y suis entré de nouveau, cela brûlait encore, mais cette fois-ci de cette brûlure accueillante qui annonce déjà l'impression de paix qu'on va ressentir une fois dedans. Je regardais les azulejos dont j'ai carrelé les murs, leurs vagues se brisant sur le rivage, leurs silhouettes de bateaux, les vieux châteaux en haut des promontoires. L'eau a commencé à monter le long de mon corps, et j'ai pu me remettre à penser. Aussi étrange que cela puisse paraître : lorsque cela va mal, je n'y arrive que dans l'eau. C'est comme si la pensée, en moi, était un fluide que l'angoisse empêche de circuler

autrement qu'au compte-gouttes, et dont le débit ne peut s'accroître que s'il se met à sentir autour de lui un milieu liquide à rejoindre et où se fondre.

Iris disparue, injoignable. Bon. C'est comme ça que les choses étaient. C'était réel, c'est ce qui était en train de se passer. Que fait-on dans ces cas-là ? On attend quelques heures en s'efforçant de garder l'esprit serein, ou bien, si on n'y arrive pas, et au risque de les déranger pour rien, on alerte les autorités. On les appelle d'une voix qui ne parle plus correctement, on leur avoue en surmontant sa honte qu'on ne sait plus quoi faire, on confie sa faiblesse pour qu'elles déploient leurs forces, reprennent la charge trop lourde et nous assurent qu'on peut s'en remettre à elles, qu'elles vont s'en occuper. Oui – bien sûr, à coup sûr, c'est ce que recommanderait, si le gouvernement l'avait rédigé et que chaque foyer était tenu d'en posséder un exemplaire, le manuel du parfait petit citoyen. Et le fait que nous soyons nombreux, lorsque la situation se présente, à être très rigoureusement infoutus de procéder de la sorte prouve combien il est difficile de créer des règles qu'on ait envie de respecter, même quand on parle d'une espèce aussi avertie et spontanément responsable que la nôtre. En ce qui me concerne, j'avais de bonnes raisons de ne pas vouloir attirer l'attention sur nous. Elles existaient, ces raisons-là, depuis le début de l'histoire, et elles n'avaient malheureusement pas évolué

d'un pouce. C'était la clandestinité qui avait protégé Iris jusqu'à présent – il aurait fallu des motifs d'un sérieux et d'une évidence insoupçonnables pour décider d'y mettre fin. Je me suis imaginé, un instant, placarder des affichettes aux réverbères des rues, ou poster sur le réseau une photo d'Iris en précisant depuis combien de temps elle avait disparu, mais ces manœuvres aussi auraient manqué de discrétion.

J'ai rappelé à plusieurs reprises, et je suis tombé toujours sur ce vide inquiétant. Qu'est-ce qui lui avait pris ? Où était-elle allée ? Les squats dans lesquels elle graffait il y a quelques mois avaient été bouclés, j'avais pris soin de le lui dire, cela participait du renforcement des contrôles, et elle n'aurait strictement rien gagné à retourner là-bas. Peut-être était-elle partie retrouver ailleurs des gens qu'elle y avait connus – car fréquenter des gens dont elle puisse être plus proche, avec lesquels se trouver sans effort sur un pied d'égalité, cela faisait partie bien sûr de ce qui l'attirait dehors. Mais je n'avais, dans ce cas, aucun moyen de savoir de qui il s'agissait. Je n'avais vu, moi, les rares fois où je m'étais permis de la suivre pour qu'il ne lui arrive rien, que des silhouettes resserrées en petits groupes murmurants, ou bien debout, de dos, bombe à la main, préparant contre les murs de pièces qui étaient presque sans lumière les figures de la révolte que les plus courageux ou les plus inconscients essayaient ensuite de disséminer en ville.

Dans cette eau-là, qui clapotait, j'ai remué toutes les pensées. Elles ont tourné, tourné, fuyantes et sans contours. Je me disais qu'au besoin j'ouvrirais la bonde et qu'elles partiraient par paquets, happées dans le tourbillon. Si j'étais très habile, je parviendrais peut-être à retenir des doigts les bonnes, en laissant les autres disparaître dans le labyrinthe des tuyaux. À un moment donné – cogiter mène toujours plus loin qu'on ne le voudrait, fait remonter des choses qu'on n'est pas fier de porter en soi – j'en suis venu à me demander si ce n'était pas Saskia qui l'avait dénoncée, dans un nouvel accès de jalousie, tardif et plus pervers que ceux auxquels elle m'avait habitué. Ça ne semblait pas incohérent. Ça faisait une histoire. Néanmoins, les choses entre nous se passaient, sinon bien, du moins aussi bien qu'il était imaginable qu'elles se passent entre d'anciens conjoints, ces derniers temps. Alors j'ai repoussé la paranoïa, je me suis dit qu'il ne fallait pas divaguer, qu'il restait assez d'estime réciproque pour qu'elle se refuse à me faire un tel coup.

Ensuite ça a sonné. Mon cœur s'est manifesté de nouveau, rapide et étonné d'être pris comme ça au piège. A retenti, toute proche, la voix de quelqu'un de lointain, qui parlait fort pour dépasser le vacarme qui l'encerclait. En dépit de mes problèmes d'oreilles, j'étais de mon côté à peu près sûr de l'entendre pour la première fois, mais de son côté elle connaissait mon nom, et elle avait en le prononçant quelque chose

de solennel, destiné je pense à surmonter le malaise initial afin de retenir tout de suite mon attention. On avait trouvé Iris sur un bas-côté, à la sortie est de la ville, renversée sûrement par un véhicule. Les secours étaient en route – et moi aussi, si je parvenais à faire vite, on m’attendait.

La ville est grande, ça ne s’oublie pas. Elle envahit le ciel à coups de passerelles piétonnes entre les tours, le barrent de voies ferrées tendues au-dessus des rues et des canaux, elle oppose au désir de ligne droite ses collines couvertes de parcs, de cités-souricières, d’usines en ruine, elle creuse partout, en réparation maladroite et insuffisante de ses erreurs, des tunnels pour relier des quartiers que sépare la largeur brutale des autoroutes. Elle passe par au-dessus, passe par en dessous, contourne mais bute chaque fois sur des obstacles. J’ai beau être de ceux qui vivent cela au quotidien, et avoir le plan déployé dans un coin de ma tête comme une toile d’araignée solide et invisible, bien sûr cette nuit la ville était trop longue à traverser. La circulation circulait à n’en plus finir. Les chiffres du temps filaient trop vite – j’aurais déjà dû être sur place – mais me faisaient aussi subir une espèce de lenteur absurde – à s’attarder, à me fixer des yeux comme si j’avais l’éternité devant moi. Et puis personne ne comprenait. Personne n’avait un mot ou un regard. Je me concentrais sur le

trajet, les raccourcis, les diagonales, tout en pensant que dans son malheur elle avait au moins eu la chance, après l'accident, de ne pas tomber sur des rôdeurs qui auraient profité de sa faiblesse pour l'embarquer.

La nuit s'était répandue sur toutes choses quand j'ai pu arriver sur place. Les derniers pas, j'ai ralenti, pour faire retomber un peu ma fiébrilité, reprendre mon souffle. Puis je me suis frayé un passage entre les secouristes phosphorescents. Lorsqu'on m'a arrêté du bras, j'ai dit mon nom, rien que mon nom, autrement dit Malo Claeys, d'une voix où, sans que je l'aie voulu, perçait un peu de la fierté idiote de celui qui sait être pour une fois au centre d'une scène qui ne prendrait pas tout son sens sans lui. Ils se sont écartés. Ils ont considéré, à juste titre peut-être, que c'était à moi de la déposer sur le brancard. Quand j'ai soulevé son corps, sa tête s'est un peu renversée en arrière, et j'ai dû la caler contre mon épaule. Ses cheveux dénoués étaient collés en mèches poisseuses. Cela faisait longtemps que je ne l'avais pas connue aussi immobile et pesante. Puis j'ai commencé à sentir, douceâtre, tiède, humide, le sang qui gouttait de sa jambe gauche. Ils m'ont déclaré que le tibia et la rotule paraissaient fracturés, que le pied était (ils ont dit) sévèrement atteint, c'est-à-dire (j'ai traduit) plus ou moins en compote. Personne n'avait vu l'accident – et le chauffeur, confronté à cette absence de témoins et à ce qu'elle avait d'assez providentiel, avait jugé plus

raisonnable et en quelque sorte moins ingrat de prendre la fuite. Ils ont continué à me parler, mi-factuels mi-consolants, mais le moteur de l'ambulance a recouvert leurs voix, ce qui peut-être n'était pas grave, car il n'y avait pas grand-chose d'autre à dire. Je suis monté, je me suis assis sur une sorte de banquette, je lui ai pris la main. Ça s'agitait autour de moi, dans un crépitemment de mots brefs et impératifs qui ne m'atteignaient plus. Je regardais ses yeux fermés, où ne passait aucun mouvement. Je me suis rendu compte que j'aurais de beaucoup préféré les voir trembler de douleur. Car tant qu'il y a de la douleur, après tout... C'est alors – à cet instant, pas à un autre – que j'ai commencé à être envahi de ces visions que la volonté ne commande pas, qui demandent rarement notre avis, et auxquelles les hommes, ici, donnent le nom de souvenirs.

La soulever, la porter, la prendre dans mes bras, je le faisais tous les jours. Mais en détresse, vulnérable à un point que j'avais, je m'en rendais compte, beaucoup de mal à admettre, cela me renvoyait forcément à notre rencontre, Iris qui ne s'appelait pas encore Iris étalée de tout son long dans la boue de ce champ, et qui me regardait avec toute sa peur et son envie de vivre dans les yeux.

Je me suis décidé, soudain : j'ai soulevé un coin de la couverture. Dehors, avec la nuit, je n'avais pas bien vu – et même si c'était dur il fallait que je me fasse une idée. Les projecteurs cette fois éclairaient fort, et

trop cru même. Le bas de la jambe était ouvert, sanguinolent, un amas de chairs que perçait le tibia brisé, le pied encore reconnaissable dans sa forme générale mais posé sur le brancard selon un angle qui ne disait rien de bon. J'ai caché ça vivement. Une main qui se voulait réconfortante m'a saisi à l'épaule. N'ayant pour le moment plus rien à faire, les urgentistes s'étaient assis et leurs yeux s'attardaient sur moi, compatissants d'une compassion qui me faisait peur : même si je n'arrivais à imaginer aucun moyen d'éviter ça, je ne voulais pas que d'autres inspectent sa blessure et voient aussi cette viande.

Autre vision. C'est le printemps – printemps subit dans ma mémoire. L'averse est passée, et dans le pays de collines autour de la maison où nous allons à la campagne, tout fume et tout scintille. Iris vient me trouver aussitôt, elle s'en fout que je fasse la sieste ou que je travaille, elle veut sortir, saisir le moment qui s'offre, ne rien avoir à regretter si de nouveau ça s'assombrit. Parfois je suis moi aussi énervé d'impatience, parfois c'est plutôt pour lui faire plaisir, mais dans tous les cas je m'équipe, on sort. Dehors, le moindre brin d'herbe porte la lueur parfaite d'une goutte ronde. On marche sans compter les heures, dans cette région de moyenne montagne où la vue change à chaque virage, et où les chemins ne fatiguent pas. Je ne sais pas comment il fait, par où il passe, mais le paysage m'entre en tête. Les sapinières noires et compactes. La silhouette de

l'observatoire, sur le plus haut des sommets de la chaîne qu'on voit se découper à l'est. Iris se tient un peu en avant de moi, elle se met à courir pour un oui pour un non, moins endurante, mais explosive. Je vois ses jambes. Ses jambes là-bas, élégantes, élancées, qui me font signe, me commandent de la suivre. Elle s'arrête net au bord du chemin, cueille une graminée dont elle coince la tige entre ses incisives, et qui suffit – mains dans les poches, tignasse déglinguée par la pluie – à lui donner l'allure d'une jeune poète rebelle. L'air nous imprègne, et ses odeurs d'herbe et de bois. On pourrait avoir l'impression de renouer avec les sensations qu'a toujours dû donner cette terre dans les régions de climat océanique et tempéré. Mais les nuages qui filent, et le tremblement sans douleur des épis dans les champs – ils ne peuvent pas faire oublier que les oiseaux ont fait silence. De loin en loin, on croise un cheval. Il n'en reste plus beaucoup, et leur encolure est aussi solitaire au-dessus de leur mangeoire qu'un arbre mort au milieu d'un vallon. Iris franchit les barbelés d'un saut, s'approche, tend une main et son sourire qui ne se refusent pas. Elle bavarde un moment, lui fait comprendre qu'elle sait très bien ce qu'elle éprouverait si elle se trouvait à sa place, et puis, une fois qu'elle lui a murmuré des mots de résistance intérieure, assez pour qu'il arrive à tenir encore un peu, elle revient de mon côté et reprend notre bavardage à nous. Cette lumière d'après la pluie, dit-elle, c'est peut-être celle qu'elle pré-

fère, parce qu'elle donne des contours aux choses même les plus ternes et les plus indistinctes. Elle dit cela, et la lumière est là pour moi aussi soudain. Sans elle, je ne la verrais qu'à moitié. On a beau retourner la chose dans tous les sens, il faut le reconnaître : ils perçoivent plus finement les couleurs ; ils sont plus sensibles à tout cela, et elle tout particulièrement. Elle poursuit, d'ailleurs, développe et argumente. Elle dit qu'on ne peut plus peindre ça, des pastorales : c'est bien trop loin de ce que nous avons à faire aujourd'hui, trop épargné – tant qu'on ne représente pas les élevages, bien sûr – de ce que les jours qui passent nous donnent comme motifs amassés d'indignation et d'inquiétude. Quand elle était plus jeune et que nous descendions passer un peu de temps dans la région, avec Saskia et Yanis, elle était dans son élément, tout à fait épanouie, elle se serait vue s'y installer à demeure. Désormais, ce qu'elle construit en ville lui manquerait, elle aurait l'impression, à s'attarder ici, de ne plus être partie prenante de rien, et reléguée dans une exclusion plus accablante encore que l'étroitesse forcée de la vie qu'elle mène là-haut. Mais ces heures de promenade dispersées à tous vents, si ce n'était plus quelque chose à peindre, c'était à vivre, du moins. C'était pour le présent. « C'est un moment dont on ne pourra presque rien *faire*, tu vois. Il est là pour lui-même. Et il nous est donné, non ? Alors ne le lâchons pas. » Elle a des mots de ce genre, très décidés.

Puis elle s'éloigne, et je vois le galbe de ses mollets qui sortent de ses chaussures de cuir montantes.

Tout au long du trajet, les sirènes de l'ambulance nous avaient frayé un passage assourdissant dans la circulation nocturne. Et quand les portes du camion se sont ouvertes, la concentration efficace avec laquelle on a fait monter au brancard d'Iris la rampe de béton qui menait aux urgences m'a conforté dans l'idée que tout allait être fluide, et qu'une diligence similaire viendrait contrer et compenser, étape après étape, la gravité de sa blessure. Une fois à l'intérieur... je me suis rendu compte que les choses ne seraient pas aussi simples.

Les urgences étaient pleines à craquer. Comme il n'y avait plus dans le grand hall un seul siège libre, certains patientaient debout, immobiles ou en faisant les cent pas, tandis que les brancards alignés le long des murs rétrécissaient les couloirs d'une haie d'honneur inquiétante. Cela sentait la transpiration et les produits désinfectants. Je savais comme tout le monde que nous n'étions pas prêts à consacrer beaucoup de moyens à cela, à leur santé, mais je ne m'attendais tout de même pas à un tel spectacle. Ils attendaient tous là, seuls ou accompagnés de leurs maîtres, le regard vide, suspendus dans une vacuole de temps que la douleur et l'angoisse avaient fait naître pour eux au milieu de cette nuit. Par intervalles, quelqu'un se mettait en colère pour

essayer d'accélérer sa prise en charge, pour tenter de prouver qu'il n'était pas un numéro de plus dans la file d'attente, mais une personne dont la douleur méritait d'être prise au sérieux, et qui serait tout à fait capable de foutre un bordel monstre si on la négligeait trop longtemps. En face, ils avaient tellement l'habitude de se faire agresser que le personnel d'accueil était séparé des patients par une vitre de plexiglas qu'un coup de poing n'aurait pas fait vibrer. C'était le chaos de la vie qui veut vivre, mais si grouillante qu'on comprenait pourquoi les équilibres globaux exigeaient que des virus périodiques les déciment au hasard et recréent autour de chacun, par ce moyen toujours contestable qu'est la mort, un peu d'espace pour respirer.

L'idée de la nuit à venir se précisait en moi dans toute sa clarté cauchemardesque. J'allais donc la passer assis sur un mauvais siège en plastique, les yeux posés sur un brancard qui ne bougerait pas plus qu'un gisant, avec en tête l'image de chairs en train de pourrir un peu plus à chaque heure. Par un réflexe de résistance, je me suis mis à faire le tour mental de mon carnet d'adresses pour voir si je ne connaissais pas, parmi les gens que j'avais rencontrés lors de mes études de biologie, ou parmi les amis médecins que Saskia s'était faits, quelqu'un – même quelqu'un de lointain, avec qui j'aurais perdu contact depuis des années – qui serait susceptible de me faire bénéficier d'un passe-droit. Lorsqu'on croit comme moi à l'égalité, on ne veut pas

de traitement de faveur, bien sûr, on tient à être traité comme les gens ordinaires, jusqu'à ce qu'on se rende compte à ses propres dépens qu'ils sont traités comme de la merde. Alors j'ai ravalé mes beaux principes. J'ai rassemblé mes forces, je m'apprêtais à appeler Saskia pour lui expliquer la situation et lui demander conseil lorsqu'un des secouristes est venu me prévenir qu'Iris allait passer au bloc tout de suite. Apparemment, son cas était une vraie urgence, et pas l'un de ces problèmes qu'appellent ainsi, par impatience d'être soignés, des malades qu'on peut en réalité faire attendre jusqu'au matin sans que cela change rien pour eux. C'était un soulagement, mais sans doute aussi mauvais signe. À la remorque des secouristes, j'ai hâté le pas pour serrer encore une fois la main brune d'Iris, pour embrasser ses paupières closes, comme si l'amour que j'avais pour elle pouvait encore l'aider. À la regarder, elle semblait toujours inconsciente, et pourtant j'ai eu l'impression, naïve peut-être, qu'elle répondait à la pression de ma main. Puis son brancard a disparu derrière les battants d'une porte coupe-feu, dans l'enchaînement de couloirs qui m'ont paru irréversibles.

On m'a guidé vers le bureau des admissions. Illusion ou réalité, je sentais siffler dans mon dos l'aigreur de celles et de ceux qui attendaient depuis plus longtemps. Alors que je m'attendais à de simples formalités, un peu de paperasse expédiée debout devant un guichet, je